

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Printemps été 76

André Dionne

Numéro 3, septembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1976). Compte rendu de [Printemps été 76]. *Lettres québécoises*, (3), 14-16.

Printemps été 76

Equus

Au Théâtre du Nouveau Monde

La diversité des pièces présentées en cette fin de saison et les reprises importantes de l'été nous obligent à faire un choix fort contestable pour certains. Tout en essayant de distinguer les pièces importantes et populaires, les deux n'étant pas synonymes, mais souvent opposées, nous nous bornerons (les bornés ont toujours raison) à quelques spectacles seulement.

Pièces étrangères, adaptations, succès autochtones, autant de jeux, de façons de voir, de représenter cette éternelle réalité quotidienne à laquelle l'homme d'ici et d'ailleurs se mesure continuellement.

La reprise de *Equus* de Peter Shaffer, au Théâtre Misonneuve, nous a permis de constater la popularité de cette pièce qui est encore un succès à Londres et à New York. La traduction et l'adaptation que Jean-Louis Roux en a faites, respectent très bien l'esprit du texte original. Là, où la différence apparaît, c'est dans l'interprétation du metteur en scène, Olivier Reichenbach. Ce dernier nous donne une représentation très québécoise de ce drame en montant le spectacle comme une messe à laquelle nous sommes invités à assister.



Daniel Gadonas et Jean-Louis Roux dans Equus de Peter Shaffer, une production du Théâtre du Nouveau Monde.

La séance de psychanalyse, la rencontre entre Martin Dysart et Alan Strang, le combat entre le normal et l'anormal, autant de superpositions ou d'interprétations d'un fait divers qui servent de point de départ à l'intrigue: l'histoire d'un jeune garçon qui creva les yeux de ses chevaux.

La reconstitution de cette scène nous oblige à entendre une série d'explications sur les antécédents familiaux du jeune homme. On aurait pu couper, couper... et ne conserver que l'essentiel et le premier acte aurait été plus supportable. De plus, tout le très beau hors-d'oeuvre de la chorégraphie des chevaux n'apporte rien de positif à l'action, sinon de la ralentir et de nous en distraire. L'entrée ne doit jamais nous faire oublier le plat principal. Pourquoi Alan a-t-il agi ainsi envers les chevaux?

Malgré la longueur et le rythme trop lent de la pièce, les comédiens ont su soutenir un texte difficile. Daniel Gadouas nous donne un Alan captivant. Quant à Jean-Louis Roux, je ne suis pas prêt à lui lancer la pierre comme certains l'ont fait, car un comédien joue toujours sous les directives d'un metteur en scène qui donne une vision à la pièce.

Nous ne comparerons pas avec la représentation de New York car cette dernière nous semble se situer à un autre niveau. Si la mise en scène de John Dexter à Broadway nous transporte dans le rêve dès le début de *Equus*, Olivier Reichenbach nous avertit que nous allons assister à une messe. L'utilisation du drap blanc dans les premières scènes, fait penser à une nappe d'autel sur laquelle sont déposés les instruments du sacrifice.

Au fait, qui est sacrifié? Le psychiatre ou le jeune garçon?

Le marathon

Au Théâtre du Nouveau Monde

Respectant l'esprit olympique de la ville, le TNM présentait en fin de saison, *le Marathon*, de Claude Confortès. L'adaptation de la pièce faite par Albert Miller, situe l'action dans un contexte bien québécois. Les trois coureurs passent par toutes sortes de péripéties. Ils participent au marathon de la vie. Ils représentent la naissance, l'amour et la mort. Tout pour être banal, mais rien de plus humain. Tout le ressort de cette pièce réside dans sa structure. Chacun des divers éléments, monologues, chansons, courses s'assordent au rythme même du corps dont les pulsions nous sont données par la musique charnelle de Emmanuel Charpentier.

Rempli de clins d'oeil accrocheurs et révélateurs, la mise en scène d'Albert Miller s'adapte bien à la foulée québécoise. Les trois comédiens donnent une performance extraordinaire. Des trois types bien campés, Robert Lalonde, dans le rôle du jeune de 23 ans, est sans doute celui qui nous captive le plus en nous racontant la naissance d'un enfant, d'une grenade, d'un pays. Quant au symbolisme de l'oeuf à la fin de la pièce, ça semble un

peu trop explicatif. Les traces de la vie sont souvent plus subtiles.

La nef des sorcières

Au Théâtre du Nouveau Monde

À la suite de l'année de la femme, le TNM nous présente un show de femmes, «rien que des femmes», mais qui s'occupent à autre chose que de coller des timbres pinky. Elles s'apitoient sur leur sort. Elles revendent. En tout cas, elles parlent... comme des femmes. Comment les juger? Women Lib? Caste vestale? Femmes «pognées»? Tous les thèmes sont abordés. Autant d'auteurs, autant d'idées. Les monologues défilent si différents, si féminins...

Comme travail de groupe, c'est nouveau, mais chancelant. La structure de l'ensemble faiblit par manque de mise en scène. Dommage qu'on n'ait pas exploité plus adéquatement le très beau décor de Madeleine Ferron.

Quant aux comédiennes, leur jeu est souvent intéressant, mais le poids cérébral et politique du texte les empêche souvent de passer la rampe. Les sermons n'avaient pas lieu au théâtre si je me rappelle bien. Mais l'éducation, ça marque. Le maternalisme aussi, et pour longtemps.

Faudrait peut-être se demander si les porte-paroles et les «porte-paquets» ont sauvé la situation et le peuple opprimé.



Michèle Magny, Françoise Berd, Louisette Dussault, Michèle Craig, Pol Pelletier et Luce Guilbeault dans *La Nef des Sorcières* au Théâtre du Nouveau Monde.



André Cailloux, Paul Guèvremont, Viola Léger, Guy Provost dans *Évangéline Deusse*.

Évangéline deusse

Au Théâtre du Rideau Vert

L'image incontestable que la minorité s'implante, se transplante, Antoine Maillet nous la décrit. Son symbole, le petit sapin d'Acadie, continue sa croissance en sol québécois. Les racines se déterrent mais garderont toujours leur sève. «J'suis d'une race (...) qui peut encore recoumencer sa vie à l'heure que les autres achevent d'achever la leur.»

On nous présente quatre sapins transplantés mais vivant de leur folklore, mais aussi la vérité d'une minorité écrasant l'autre pour sauver son identité. Pauvres Québécois! Maria Chapdelaine est une arriviste quand on pense aux exploits d'Évangéline Première! On joue à la guerre utilisant le folklore en guise de mitrailleuse. Mais l'important restera toujours que tous les sapins se transplantent. «L'âge n'a pas d'âge... les vieux, les déportés... sont les seuls que je connais qui savent tout su la vie, parce qu'i sont les seuls à l'avoir recoumencer plusieurs fois.»

Une mise en scène de Yvette Brind'Amour qui figole très bien un texte bien structuré. Le sapin à l'avant-scène reste le personnage principal. Nous remarquons une Viola Léger fort bien dirigée qui amène le rire, non l'oblige, et les trois autres sapins la soutiennent et l'entourent avec charme.

Il reste à espérer que la minorité québécoise aura retenu autre chose de cette pièce que l'accent bizarre et le langage imagé de la minorité acadienne, autrement il faudra croire que les Québécois répondent aux assauts acadiens.

Un homme, une femme et Garden Party

Au Théâtre Expérimental de Montréal

Un nouveau théâtre, fondé par Robert Gravel, Pol Pelletier et Jean-Pierre Ronfard, vient d'ouvrir ses portes à Montréal. Le Théâtre Expérimental de Montréal sera un lieu ouvert à la recherche théâtrale sous toutes ses formes.

Le premier spectacle, *Un homme, une femme*, joué par Pol Pelletier et Robert Gravel, nous plonge au coeur même de l'absurde. L'homme est devenu une prométhée d'allumettes. Il a beau dire à la femme: «Avance sans d'autres lumières que ton désir de lumière», nous savons qu'ils sont «condamnés à se tordre sur place». De violence en violence, nous habitons toujours la caverne infernale. La communication ne s'établit pas. Chacun restant dans son monde d'apparence. L'homme ne réussit qu'à transformer sa «botte» en bottine et à étaler sa merdeuse domination. La deuxième partie du spectacle, où les rôles sont inversés, la femme s'habillant en homme et l'homme en femme, nous montre le ridicule du costume, du rôle et de l'étiquette sexuelle.

Quant à *Garden Party*, l'audace est la même. Les gens du monde qui participent à cette partouze sur l'herbe nous apparaissent sous leur vrai jour. Des «constipés», des «chromés» qui ne cessent de répéter des «bonjour», «good morning» et «excusez» à droite et à gauche. C'est à peine s'ils sont capables de faire leur petit numéro gentil qui camoufle leur vide intérieur. Encore des mortsvivants.

À la suite de ces deux productions bien rodées, nous pensons à Becket, Ionesco, Gaultier. Qui influence? Qui crée? S'il est encore exagéré de parler d'un style, on peut au moins souligner la touche ronfardienne qui plane sur ces deux spectacles.

André Dionne